

Il pleuvait ce jour-là, lorsqu'elle s'était levée.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

En 2009 par exemple, une année durant laquelle on avait compté deux vendredis 13 consécutifs, elle avait failli, lors du premier, être victime d'un accident lorsqu'elle s'était retrouvée, sur une route gorgée de pluie, dans l'angle mort d'un quinze tonnes qui changeait de bande de circulation. Le mois suivant, c'était une chute malencontreuse dans l'escalier humide de la cave qui s'était soldée par la lente agonie d'un Petrus 1995 au bas des marches et une douleur au poignet qui l'avait contrainte, plusieurs jours durant, à laisser sa Rolex dans son écrin, sur la table de nuit.

Le 13 novembre 2015, le jour des attentats, elle séjournait à Paris pour l'exposition Fragonard, au musée du Luxembourg. Ce soir-là, elle avait quitté le restaurant sans commander de dessert car la météo parlait d'un risque d'averse. Une balle perdue avait brisé une vitre à quelques dizaines de mètres de l'hôtel cinq étoiles où elle logeait.

« Cette année-là, il n'y avait pourtant eu qu'un seul vendredi 13 et il avait fallu que cela tombe sur moi... » se lamentait-elle en prenant le thé avec ses « amiiiiies » sur la terrasse ombragée de son pavillon du Bois de la Cambre.

J'ai refermé brutalement l'écran de mon ordinateur. Autant de stupidité et d'égoïsme emmêlés dans un seul personnage, cela avait fini par m'écoeurer avant même la fin du premier paragraphe. Pour évoquer ce genre de phobie, ce n'étaient pourtant pas les protagonistes potentiels qui me faisaient défaut ? Pourquoi, ce matin-là, mon imagination s'était-elle aventurée vers de telles turpitudes ? Pourquoi avait-elle conçu un personnage à ce point nombriliste et aussi profondément antipathique pour incarner la triskaïdékaphobie que ce concours de nouvelles avait pour thème ?

Un tel personnage était aux antipodes de mes préoccupations. Je n'ai jamais bu de vin millésimé et la montre que je porte au poignet a été gagnée par ma petite fille dans une de ces machines à grappin qui jalonnent les champs de foire. Les

mésaventures de l'étrange héroïne qui venait de faire son apparition entre les touches de mon clavier ne me concernaient donc guère et, pour tout dire, me répulsaient même profondément. Elle appartenait à un univers qui m'était totalement étranger.

Mon frère est mort il y a huit ans, abattu par un sniper invisible qui avait guetté le moment propice, tapi dans un coin de son cerveau depuis des décennies. La Covid avait décimé les EHPAD où se languissait ma mère. Plus de deux mille cinq cents personnes étaient mortes sur la route l'année passée. Les attentats de Paris avait fait plus d'une centaine de morts et cette idiote osait se lamenter pour la frayeur qu'avait engendrée, chez sa petite personne, une vitre brisée.

Pourtant, j'aurai dû me méfier. En formulant elle-même les questions et les réponses dès le début de cette nouvelle, elle avait clairement annoncé la couleur et manifesté son narcissisme. Encore quelques alinéas et, au fronton de cette histoire, elle m'aurait imposé son prénom – que j'ignore toujours au moment où j'écris ces lignes – comme titre éponyme.

J'étais bien tenté de la laisser là, empêtrée dans ce premier paragraphe. Enfoncée jusqu'à la taille dans la fable mouvante d'un récit sans objet, elle aurait peu-à-peu disparu à vos yeux de lecteurs dans les abîmes de l'anonymat. Elle serait repartie dans le lointain de ce récit au volant de sa mini couleur menthe à l'eau, le foulard Hermès autour du coup et sa nuque blonde baignant dans le frais cresson de l'appui-tête assorti. A partir de cette ligne, vous n'auriez pas plus entendu parler d'elle que des postulants évincés des podiums de *The Voice* ou de certains des candidats aux dernières élections présidentielles.

Ma conscience professionnelle n'interdisait pourtant une telle attitude. Tous les auteurs vous le diront, les récits que l'on abandonne ainsi au fond d'un tiroir, en cours de narration, sont comme des grenades dégoupillées qui peuvent, à tout instant, exploser à la figure des lectrices et lecteurs de nouvelles. Et comme ces derniers ne sont pas particulièrement nombreux...

Si je me fiais à mes intuitions, la première délibération du jury devait avoir été fixée à la soirée du 13 mai, dans un salon cossu attenant à la médiathèque. Un vendredi bien entendu. Si la coordination d'un tel concours d'écriture réclame d'évidence de grandes qualités d'anticipation rien n'empêche que, dans un souci de cohérence

thématique, les organisateurs s'autorisent néanmoins un brin de fantaisie. Ce serait tout à leur honneur. Les recettes du succès ne sont pas réservées aux chefs étoilés. Nous étions dans la dernière semaine d'avril et il ne me restait donc que quelques jours pour régler mes comptes avec cette intruse. Les délais étaient courts mais cela restait parfaitement réaliste. J'avais participé à des concours de nouvelles lors desquels on ne disposait que de vingt-quatre heures pour boucler son texte et, les yeux cernés et les doigts gourds, j'y étais parvenu à plusieurs reprises. Aujourd'hui, je jouissais de plus d'une semaine pour parvenir à mes fins et renvoyer aux oubliettes de la fiction ce personnage insipide qui était parvenu à s'infiltrer au sein de cette nouvelle et à imposer quelques lignes indigestes à votre appétit de lecture.

J'avais lu quelque part que, si le premier jour de l'année était un jeudi, celle-ci ne compterait pas moins de trois vendredis 13. C'était tentant mais le nouvelliste que j'étais ne pouvait avoir la prétention de se lancer dans de pareilles et périlleuses démarches uchroniques, dignes des meilleurs écrivains de science-fiction, en multipliant les vendredis 13 comme les petits pains sous prétexte que cela permettrait au malheur de s'abattre à plusieurs reprises sur un de ses personnages. J'estimais en revanche que je pouvais insérer, sans trop de risques pour le continuum espace-temps, un vendredi 26 (mon père m'avait forcé à apprendre aussi la table par 13, même si elle n'était pas au programme) dans les derniers jours du mois d'avril de cette année-là. Sans doute mon héroïne inopportune, préoccupée par ses mesquineries existentielles, ne s'apercevrait-elle même pas du danger qu'il y aurait à doubler ainsi les risques ce vendredi-là.

Si cela ne suffisait pas – et le doute était, on en conviendra, des plus légitimes – j'avais en réserve l'idée de l'affubler aussi d'une peur panique des nombres premiers, phobie qui m'aurait autorisé, d'ici la date fatidique du 13 mai, à quintupler les jours de malheur qu'elle aurait à affronter. Le soir de la délibération, je serais alors ainsi assuré de fournir aux membres du jury un texte dans lequel la protagoniste principale, à ce point martyrisée par le destin, en aurait perdu toute crédibilité. Ma nouvelle ne franchirait pas le premier tour de la sélection et je serais ainsi à jamais débarrassé de ce personnage insipide qui disparaîtrait avec mon tapuscrit entre les dents de la broyeuse qui, comme la pendule des *Vieux* de Brel, ronronne au salon.

Je me suis donc mis à écrire avec frénésie, chaque matin, au lever du jour, avant de prendre mon petit déjeuner et de me rendre au travail.

Le 23, j'empruntais un chat noir à Alan Edgar Poe pour le faire passer devant les roues de sa mini au moment où mon personnage quitterait sa place de parking. À ce moment, j'espérais encore naïvement qu'un tel lieu commun, dans un récit qui traite de superstition, décourage les membres du jury de poursuivre plus loin leur lecture. Occupée à effectuer un raccord de maquillage dans son rétroviseur intérieur, elle faillit heurter, sans même l'avoir vue, la pauvre bête à qui il restait certes encore quelques vies mais dont la mort, même momentanée, aurait été une perte indicible pour la littérature fantastique. Cette première tentative pour faire d'elle, à vos yeux, un personnage à ce point stéréotypé qu'elle en devait anodine avait donc lamentablement échoué.

Le vendredi 26, comme je l'avais prévu, je redoublais d'efforts. Pour la rendre davantage encore antipathique au jury du concours, j'entrepris même d'insérer quelques fautes d'orthographe dans les sept lignes « sensée » décrire le moment où elle quittait sa voiture pour parcourir les quelques mètres qui la « séparait » de la porte de son coiffeur. Sur son chemin, je parvins, dans la même phrase, à « placé » une échelle au sommet de laquelle travaillait un peintre en bâtiment, à introduire une paire de parapluies colorés ouverts dans la vitrine d'un chocolatier pour y protéger du soleil son décor de Pâques puis à faire retentir le glas à l'église voisine. Dans le salon de coiffure, un miroir que le déplacement un peu brutal d'un séchoir sur roulettes venait malheureusement à l'instant de briser, finissait de compléter le tableau. Occupée à discuter – *in English of course* – avec une de ses amies siroteuses de thé, elle ne vit ni n'entendit rien de tout cela et échappa, une fois de plus aux malheurs que je lui avais concoctés.

Le 29, je passais donc aux choses sérieuses. Un dîner de famille. Treize couverts prévus, pas un de moins. Tout au long de la description du repas, j'avais prévu de renverser la salière, de croiser couteaux et fourchettes et même de faire apparaître à la fenêtre de la salle à manger un second chat noir, soustrait cette fois à un roman de Stephen King. Ce fut une catastrophe. Non seulement la maîtresse de maison, en dernière minute, pour faire « peuple » comme on dit dans le théâtre de boulevard, avait invité à table la bonne qui avait été la nourrice de trois de ses enfants mais mon personnage, décidément imprévisible, avait aussi décidé, ce soir-là, de commander

les plats chez un traiteur chinois rendant caduques les couverts dont la disposition erratique était donc passée inaperçue aux convives. Le sel, renversé, servit lui très opportunément à absorber une tache de vin et, comme plusieurs membres de la tablée présentaient un peu d'hypertension, il n'eut de toute façon aucun autre usage. Quant au chat noir, sa présence, une fois de plus, ne provoqua le moindre effet maléfique car j'avais commis l'erreur de l'insérer à la fin du paragraphe racontant ce repas, précisément à l'instant où on éteignait les lustres pour donner toute sa pompe et son éclat à l'arrivée du gâteau d'anniversaire. La destinée de mon héroïne m'échappait, une fois encore.

Ce jour-là, au bureau, j'ai été insupportable.

Le matin du premier mai, je n'ai rien écrit, tout occupé à courir jusque chez la fleuriste pour acheter le traditionnel et onéreux brin de muguet dont l'absence au réveil aurait chagriné – délicat euphémisme – mon épouse.

Je n'appris que trop tard que le 2, au contraire du 1, était aussi un nombre premier et je perdis donc une opportunité supplémentaire de porter malheur à celle que je venais de baptiser Marie-Sophie. En matière de littérature enfantine, mon éducation avait été lacunaire et, n'ayant point lu Madame de Ségur, j'ignorais que le seul prénom de Sophie aurait pu suffire à illustrer mon propos.

Le 3 mai, je connus pendant une heure entière l'angoisse de la page blanche et je dus faire l'impasse sur mon café noir du matin ce qui eut, cette journée-là également, un effet des plus néfastes sur mon humeur au travail. Le 5 et le 7, la situation ne s'améliora guère. Pendant cette période, j'ignorais totalement ce à quoi mon personnage pouvait occuper ses journées et cela me rongait. J'étais devenu à ce point irascible que je fus convoqué par le patron en fin d'après-midi. Son ultimatum était des plus clairs : soit je changeais radicalement d'humeur soit il me trouvait un cagibi – une ampoule de 30 watts, une chaise sans roulettes et un bureau bancal – où prester mon préavis. Mon épouse, depuis que son brin de muguet s'était fané, me menaçait, de son côté, de faire chambre à part. Comme je quittais le lit conjugal aux aurores, un matin sur deux, elle ne verrait pas trop, disait-elle, la différence.

Le 11, j'étais devant mon clavier à cinq heures du matin. Il ne me restait que quelques heures pour tenter de convaincre le jury – qui, selon mes prévisions, se

réunirait donc le surlendemain – du caractère odieux de mon héroïne et les placer ainsi dans l'impossibilité d'associer cette nouvelle au moindre prix sans prendre le risque de cautionner un personnage aussi déplaisant.

C'était ma dernière chance. Arrivé à ce stade de mon récit, je ne pouvais plus faire marche arrière. Je ressentis une petite poussée nostalgique pour l'époque où, sur les bancs de mes premières années d'école primaire, je formais encore mes lettres au crayon et où la gomme venait facilement à bout de mes erreurs de jeunesse. Aujourd'hui, cette innocence me faisait défaut. J'écrivais depuis trop longtemps déjà pour croire encore que nous puissions impudemment laisser errer entre les lignes, sans qu'il nous en coûte, les personnages auxquels nous avons donné naissance.

Il fallait que j'en finisse.

Rendre ma nouvelle hors des délais n'avait jamais été une option. J'envisageais un instant, pour disqualifier ce récit, de faire tenir à mon personnage des propos xénophobes ou antisémites, de lui faire révéler une information classée « secret défense » ou même de lui faire prendre, devant les lecteurs et les lectrices, des positions obscènes en utilisant les marges de ce texte comme une *pole dance* mais j'estimais que même un auteur amateur ne pouvait se réduire, sans déchoir, à de telles extrémités.

J'ai repoussé mon fauteuil et je me suis dirigé vers la fenêtre. L'aube ne devait plus tarder. C'est mon côté *Petit Prince*, j'aime voir s'éteindre les réverbères et se lever le soleil. Il pleuvait. Non pas une de ces pluies assassines qui mitraillent les façades et flinguent les gouttières mais un de ces crachins matinaux qui dispenseront d'arroser les jardinières agrafées aux balcons. C'en était presque réconfortant dans ce pays où, pour s'endormir, il suffit souvent de compter les parapluies qui défilent sur les boulevards.

« La pluie ». C'était la solution. Elle était là depuis la première ligne du texte. Dès le début, je m'étais trompé de cible, confondant les phobies. Ce n'étaient pas les vendredis treize dont mon personnage avait la hantise mais l'eau et la pluie si souvent associées aux « surprises » dont elle se sentait narcissiquement la victime. Pour cacher une phobie, elle avait choisi d'en afficher une autre, socialement beaucoup plus consensuelle.

Je suis retourné à ma table de travail. L'écran de veille affichait la valse lente de figures géométriques improbables, aux angles déhanchés.

Il me fallait trouver un motif impérieux pour la faire sortir de chez elle sous la pluie. Mettre sa voiture en panne ne me posait aucun problème. Un gavroche un peu facétieux qui jette une quinzaine de morceaux de sucre dans une voiture couleur menthe à l'eau tout en sifflotant la chanson d'Eddy Mitchell, ce n'était pas une situation narrative trop délicate à concevoir. Disposer un parapluie perméable à côté de la porte d'entrée me parut plus complexe à concrétiser. Faute d'inspiration, j'ai échafaudé en deux ou trois lignes l'existence d'une ombrelle ornée d'une poignée d'ivoire, à l'effigie de Marie-Antoinette ou de la reine Astrid, qui se serait trouvée par erreur dans le porte-parapluie. Ce n'était pas particulièrement crédible mais la famille de Marie-Sophie avait toujours eu à cœur de s'inventer un passé aristocratique qui expliquait – sans le justifier vraiment, j'en conviens volontiers – l'existence de l'objet.

Elle est pressée, oublie d'enfiler un manteau. Pas le temps d'espérer un taxi. Son rendez-vous, c'est à quelques centaines de mètres à peine. Elle habite dans un de ces rares quartiers de Bruxelles où l'état des trottoirs est compatible avec des talons-aiguilles et elle peut donc même se permettre de courir sans trop de risques. Ce faisant, et elle n'en saura jamais rien, elle prend ainsi la direction inverse à celle de la chute initialement prévue pour cette nouvelle.

Il pleut de plus en plus fort, une de ces draches dont la Belgique a le secret. La toile de l'ombrelle, élimée par le temps, se déchire. Marie-Sophie est trempée des Louboutin au brushing.

Il est encore un peu tôt pour encombrer les trottoirs de badauds mais j'ai convoqué dans cette rue tous les personnages auxquels j'avais eu recours dans des récits antérieurs. Ils n'ont pas posé de question. Beaucoup d'entre eux me doivent leur existence. Ils constituent bientôt un bloc compact qui obstrue la chaussée. La pluie redouble et, petit-à-petit, celle qui s'était autoproclamée l'héroïne de cette nouvelle se fond dans la foule, au sens étymologique du terme.

L'association des triskaïdékaphobes francophones qui venait de l'élire et dont elle devait, ce matin-là, assurer pour la première fois la présidence, n'eut plus jamais de nouvelles de Marie-Sophie. Selon la comtesse de Rugés, présente à cette réunion et interrogée par la presse, il n'y avait aucun doute, il lui était arrivé malheur. « Ou peut-être même plusieurs » aurait-elle précisé en aparté.

J'ai envoyé ma nouvelle à l'adresse indiquée, cherchant un instant l'arobase égaré dans le cheminement des touches du clavier comme un des cailloux du Petit Poucet parmi les graviers du sentier, puis j'ai éteint l'ordinateur sans même imprimer, pour mes archives, le texte de cette nouvelle.

J'ai débranché l'alarme et je suis sorti cueillir quelques brins de ce muguet chétif qui fleurissait enfin au jardin, une bonne semaine en retard sur la date convenue. J'ai déposé le bouquet sur la table de nuit de mon épouse et je me suis assis au pied du lit. Je lui ai promis que je n'écrirais plus pendant un mois ou deux. Elle a humé les fleurs et elle a souri. Je suis persuadé qu'elle ne m'a pas cru.